

**LIBAN 1975-1976
QU'AVONS-NOUS FAIT ET
QUE FAIRE?**

— 6 —

1976



Documentation & Research

Après des mois, après un an de lutte entre «frères» ennemis (1° entre Libanais, 2°) entre Libanais et Palestiniens, et 3° entre des Libanais et des milliers d'Arabes), cette tragédie est-elle terminée?

Peut-être. Quoiqu'il en soit et pour longtemps, si ce n'est pour toujours, nous n'aurons pas vraiment la paix, ni de l'intérieur, ni de l'extérieur.

Le Liban est condamné à vivre dangereusement... ou à mourir. Cette condition de notre vie n'est pas nouvelle.

(On pourrait dire que partout et toujours la vie est menacée, le calme est relatif, la paix est précaire. Oui, mais dans ce monde il y a des points chauds, il y a des terres volcaniques. Le Proche-Orient est une terre volcanique; le Liban est un point chaud).

Cette condition du Liban, la principale constante dans son histoire, nous l'avons oubliée.

Les événements de 58 n'ont pas réussi à nous la remettre, comme il faut, en mémoire.

La violence de 75-76 aura-t-elle le pouvoir de nous réveiller avant qu'il ne soit trop tard?

Le véritable réveil n'est pas l'agitation après le sommeil, n'est pas l'enthousiasme après l'insouciance. Le véritable réveil c'est, avec l'enthousiasme, la sagesse ou la sainteté succédant à l'inconscience et à l'infidélité.

Nous allons considérer le passé depuis 43, puis le présent et l'avenir, respectivement sous les signes de l'inconscience, de l'enthousiasme et de la sagesse.

I — DE L'INCONSCIENCE

Avec le sous-mandat français, les Chrétiens du Liban sont entrés dans une période malsaine de repos du guerrier. Le luxe et le confort, les plaisirs, le prestige de la culture et de la richesse, du rang social et de la haute fonction les ont occupés.

Depuis 43, c'est-à-dire depuis que nous sommes devenus entièrement responsables de notre destin, l'insouciance libanaise, notre infidélité nationale à notre passé et à ce que devrait être le Liban, ont augmenté au lieu de diminuer.

L'ère de l'indépendance, nous l'avons vécue jusque-là comme si le Liban était une proie et non une

patrie; nous nous partageons à l'amiable ou nous nous disputons cette proie.

Et la crise a surpris la grande majorité au milieu de ce mauvais festin.

Il est utile à notre conscience de passer en revue les causes de la crise d'aujourd'hui, et nous l'avons fait. Mais il est nécessaire à notre conscience de chrétiens du Liban d'insister sur notre responsabilité dans ce qui nous arrive: dans quelle mesure, nous chrétiens du Liban, sommes-nous préparés de mauvais jours?

Nous pensons qu'il est tout à fait légitime de nous poser cette question:

- a) parce que le Liban d'aujourd'hui, ou plutôt celui d'hier, dans ses réussites et dans ses échecs, a été, pour une part considérable, l'œuvre des chrétiens de ce pays;
- b) parce qu'il est évident que ce sont les chrétiens du Liban et c'est le Liban des chrétiens dont les autres ne veulent plus.

Certes, il y a de l'injustice, de la malveillance dans l'ensemble des accusations qu'on ne cesse de nous lancer, et de répéter.

Et certes, la disproportion est immense entre l'agression dirigée contre nous et les torts que nous avons commis: devant l'ampleur du complot et le déchaînement de tant de violence, notre responsabilité n'est plus que prétexte ou condition favorable à l'action destructrice du Liban.

Néanmoins, elle existe notre responsabilité dans ce qui a fait de notre pays un corps malade. Notre part est considérable dans l'incurie des gouvernements, dans la cupidité des classes possédantes et dans la corruption des administrations.

Au fond de cette misère, il y a un manque de valeur morale, et, de notre côté, un manque d'authenticité chrétienne.

Les «garanties» qui pour nous fondent la constitution libanaise devaient assurer l'existence des chrétiens dans le monde arabe; mais à quoi bon, si ce n'est en vue d'une présence vraiment chrétienne dans ce monde?

Dans la mesure où cette qualité de présence a manqué, les garanties se sont transformés en «privileges», du moins aux yeux de l'autre partie.

للموثيق والأبحاث

Qui a été d'abord responsable, qui est le plus responsable de notre malheur? Nos chefs temporels et spirituels ainsi que nos partis politiques et nos ordres religieux.

L'importance des groupes organisés (partis politiques et ordres religieux) si elle est moins directe, moins évidente, n'est pas pour cela moins réelle que celle de l'Etat. Pour s'en convaincre il suffit de constater que durant ces derniers mois où les institutions de l'Etat étaient paralysées, le pouvoir réel a passé dans les mains des partis et des ordres religieux, organisations anciennes ou récentes qui ont rassemblé les forces vives de la nation.

Et il est juste de placer avant toute responsabilité celle de l'Eglise au Liban:

- a) parce qu'elle détient le message de l'Amour;
- b) parce qu'elle possède tous les moyens de faire le bien;
- c) parce que les générations qui du côté chrétien ont fait le Liban, ont été élevées dans ses écoles, sans compter ses anciens élèves musulmans.
- d) parce que, depuis la fin de l'Empire Ottoman jusqu'à nos jours, le pouvoir de l'Eglise chez nous n'a pas été gêné par celui de l'Etat.

De quoi souffre notre Eglise? De paresse, de pharisaïsme et de cupidité:

- a) Du laisser-aller dans la gestion des bien matériels qu'elle possède, et dans la direction du potentiel humain qui lui est confié. C'est le «talent» enfoui par le «serviteur», et cela mérite la colère du «Maître».
- b) et c) Mais ce sont surtout l'avarice et l'orgueil qui appellent la sainte colère. Le Maître n'a-t-il pas été particulièrement sévère à l'égard des adorateurs de l'argent et d'eux-mêmes?

— Il nous faut des collègues dirigés par de vrais missionnaires, ou bien que l'on ferme ces grandes boîtes; qu'on cesse de bâtir pour le monde oubliant de préparer les âmes pour Dieu. Qu'avez-vous fait en général de tant de milliers d'élèves? Tout sauf de vrais chrétiens. Quelle est jusqu'à présent votre politique sociale à l'égard des enseignants? A l'occasion de l'une de leurs plus justes grèves, celle de l'an dernier, vous avez, sauf exception, ôté le masque et montré votre terrible visage d'employeur.

— Il faut que tous nos évêques soient des maîtres-serviteurs. La mentalité, le genre de vie et les apparences de seigneur féodal doivent disparaître tout

à fait de chez les «princes» de l'Eglise. De fait, quant au niveau de vie, l'écart est grand entre eux et la majorité des prêtres, et l'écart est immense entre eux et les pauvres du diocèse et de la nation.

L'Eglise du Liban cessera-t-elle d'encourager le matérialisme et d'alimenter de la gauche libanaise? Tel est, en effet, le paradoxe de notre Eglise par infidélité à elle-même qui avait commencé en disant non à la corruption dans Byzance!

II — DE L'ENTHOUSIASME

Une année déjà de tueries et de destruction, d'atrocités à l'intérieur du Liban! Depuis 43, c'est la plus grave, la plus terrible des crises qui ont éclaté dans le pays. Et c'est la plus complexe: pleine d'ambiguïtés dans ses causes et dans l'identité et les desseins des parties associées et des parties adverses.

De cet ensemble tragique et cahotique, que pouvons-nous tirer au clair?

La cristallisation des forces en deux camps: celui de l'agression contre le Liban et celui de la résistance libanaise.

Ces formules qui résument le conflit, pour être justes, ont besoin d'être nuancées. Mais les nuances qui pourraient satisfaire notre goût de l'analyse ne changeraient rien à l'essentiel: la conscience nationale est avertie qu'au-delà d'un certain Liban contre lequel on se révolte, le Liban est menacé au plus profond de lui-même, dans ce qui le distingue et fait sa raison d'être.

Mais pourquoi l'agression a-t-elle été tolérée sinon approuvée, approuvée sinon menée du côté musulman? et pourquoi la résistance libanaise a-t-elle été prise en charge par les chrétiens du Liban?

A ces deux questions nous ne voyons qu'une réponse globale:

L'unité et l'indépendance du Liban ont été fondées sur un accord islamo-chrétien qui, selon la meilleure des hypothèses, était le produit de la bonne volonté des deux parties.

De fait — et c'est ce que des documents reproduits par la presse ont récemment révélé à tous les libanais — les musulmans des villes comme Beyrouth, Saïda..., par l'intermédiaire de notables ou chefs religieux, avaient dit non, dans les années 20, au

Grand Liban qui leur était proposé; ils préféraient la Grande Syrie. Dans le fait accompli où ils se sont trouvés contre leur propre gré, une tâche était née pour s'inscrire au programme du devenir libanais: triompher de cette réticence. Mais la pratique, la mauvaise conduite des uns et des autres, n'a cessé de transformer les deux parties associées en deux camps rivaux, et de remplacer la bonne volonté, s'il y en eut, par l'équilibre des forces. Encore faut-il que cet équilibre persiste. Les crises de 58 et de 75 et les secousses intermédiaires proviennent surtout du sentiment qu'à l'état potentiel cet équilibre n'existait plus, et que sur le terrain il serait rompu en faveur des musulmans; d'où leur agressivité et la peur des chrétiens. Pourquoi donc ne pas actualiser la différence par des avantages que l'une des parties prendrait sur l'autre? d'où, effectivement, l'agression musulmane et la résistance chrétienne.

Et cela signifie, aux yeux des libanais, d'Israël et du monde, l'échec de la tentative libanaise remettant en question la formule adoptée, autrement dit le Liban-même, du moins le Liban depuis qu'il a été pris en charge par les libanais, depuis 43. D'où la question actuelle: quel Liban voulons-nous?

Certes, la division du Liban en deux se perd dans

le détail des positions, des provocations et des événements. Mais il importe, pour voir clair dans tout cela, de prendre du recul par rapport aux petits faits et aux causes prochaines ou immédiates. Cette réduction à deux, des parties en conflit, repose sur le fait qu'à l'intérieur des alliances fonctionne un système de relations ambiguës du type suivant: Tel qui croit se servir de l'autre est plutôt un agent au service de cet autre. Cherchez la cause la plus lointaine pour découvrir le groupement fondamental.

Tous ceux qui à tort ou à raison ne voulaient plus de ce régime, de cet état, de ce visage du Liban, savaient qu'il pouvaient remuer un fond d'hostilité coranique à l'égard du non musulman. C'est à ce niveau que s'est opérée dans la masse le ralliement à la cause antilibanaise: elle est devenue une cause anti-chrétienne. Et de politico-sociale, la crise est devenue guerre de religion. Certains leaders politiques ou religieux n'ont pas caché aux yeux de leurs hommes cet aspect de guerre sainte. Du côté chrétien, les combattants ont porté la croix. Manifestation puérile? mais significative. Contre l'Islam, ils défendaient le dernier bastion de la chrétienté dans le monde arabe. Partout ailleurs dans ce monde musulman, qui nous entoure, les chrétiens ne sont pas des citoyens à part entière.

Or, notre patrie, depuis la conquête arabe, refuse cette subordination. Et depuis la formation du Grand Liban, chrétiens et musulmans se sont proposés une coexistence pacifique, fondée en principe sur le respect de la personne humaine, indépendamment de sa religion ou de son idéologie. Malheureusement dans les faits on a de la peine à retrouver ce principe, à reconnaître la vocation du Liban: que le chrétien y vive son christianisme comme s'il était à Rome, et le musulman, son Islam comme à la Mecque, et qu'entre les deux il y ait beaucoup plus que de la tolérance, et qu'à l'aide de ces deux éléments on finisse par former une nation. Tel est le Liban que nous voulons, et que des libanais ne semblent avoir admis qu'à titre provisoire.

Guerre sainte des deux côtés, pourrait-on dire. Mais avec deux différences essentielles:

- Le chrétien de chez nous, n'a pour lui que cette montagne ou la mer, c'est-à-dire l'enracinement envers et contre tout ou l'émigration, tandis que le musulman de Beyrouth ou de Tripoli, du Akkar ou de la Békaa se sent appuyé par tout l'intérieur de cette partie du monde: par le monde arabe malgré ses divisions, et plus largement par le monde islamique tout entier.

- La seconde différence, nous semble-t-il, est que le vrai christianisme est d'une incompatibilité radicale avec la «guerre sainte», avec la croisade. Tandis qu'il n'en est pas ainsi du «gihad» dans l'Islam.

La «guerre sainte» (comment peut-on l'appeler ainsi. Je préfère l'appeler de son nom arabe: le gihad) est violence jusque dans son principe: refuser à l'autre les mêmes droits de l'homme parce qu'il est l'autre.

Quelle qu'ait été la source d'inspiration (fanatisme religieux, idéologie extrémiste, agressivité naturelle ou animalité), on a usé de violence.

A la violence il a fallu opposer la force, sinon la violence. Et les événements de 75-76 auront posé ce problème à la conscience chrétienne, avec le maximum d'acuité.

La violence est bannie par le Christ; son message d'amour lui est tout à fait contraire...

D'aucuns invoquent en faveur de la violence, l'exemple de Jésus chassant les vendeurs du temple, comme si le Seigneur pouvait n'être pas conséquent avec lui-même, ou comme si un tel comportement

était de la violence au plein sens du mot. Non, la violence, cette action du mal, est dirigée contre la vie qu'elle atteint indirectement dans l'avoir ou directement dans l'être. Sous la forme d'une combustion vive, l'horreur est son visage: à Damour, par exemple, au mois de Janvier 76. Mais elle peut prendre la forme d'une combustion lente et peu à peu elle étouffe, comme l'injustice sociale, depuis que le Liban existe.

Le Christianisme est la négation absolue de la violence, son abolition. Mais dans la pratique, et selon les vocations, il y a deux manières de n'être pas violent:

- Ceux qui sont comme s'ils n'étaient pas du monde, qui vivent pour l'unique nécessaire; ceux dont l'être est indépendant de l'avoir, ceux-là peuvent appliquer à la lettre le précepte évangélique de non violence. Contre eux le monde ne peut rien. Ils sont rares, extrêmement rares.
- Les autres, les commun des mortels, ceux dont l'être dépend de l'avoir, qui ne peuvent réaliser leur humanité et l'élever à Dieu que dans certaines conditions de paix, de sécurité, de fortune et d'entraide, ceux-là, en tant que

chrétiens, sont appelés à la sanctification du monde non par le renoncement ou le détachement mais en ordonnant tout à l'essentiel. Ils ne peuvent appliquer à la lettre le précepte évangélique de l'amour sans défense; ils ont besoin de se défendre contre la violence, ils ont besoin de la force.

La distinction que nous faisons entre force et violence est théoriquement facile. La force qui n'est pas violence est celle qui ne s'exerce qu'en état de légitime défense, et qui ne choisit de faire du tort à l'adversaire que dans la mesure déterminée par la nécessité de se défendre.

Mais dans la pratique il n'est pas facile de tracer la limite entre la force et la violence. Aussi, gardons-nous de condamner hâtivement les combattants chrétiens, qui, dans la mêlée, ont commis des actes de violence. D'abord, dans quelle mesure étaient-ils chrétiens? Et puis, dans quelles conditions d'ordre psychologique ou stratégique se sont déroulées les opérations⁽¹⁾?

(1) Quand la publication des faits aura vaincu la calomnie, le monde saura que la violence était la norme de l'action contre le Liban, et que, du côté de ses défenseurs, c'était l'exception et par manque de contrôle, et ce n'étaient que réponses exaspérées par tant de provocations.

Rendons hommages à la jeunesse qui est allée au sacrifice et qui s'est sacrifiée. C'est une offrande que rien ne peut altérer; elle a une valeur absolue et le reste est relatif. Admirable jeunesse! On croyait que ce métal était rouillé; brusquement, il s'est mis à briller de son plus vif éclat.

La résistance armée avait été préparée par la milice des partisans. Mais c'est à peu près tout en fait de prévoyance.

Une autre résistance a fait ses débuts, beaucoup plus discrète et non armée. On s'y est pris très tard et, dans l'immédiat, ce qu'elle peut n'est rien. Mais si le destin nous accorde le délai nécessaire, la résistance pacifique pourra jouer un rôle très important dans l'entreprise d'affermir les uns et de dissuader les autres.

Dans ce concert d'enthousiasme, comme on peut appeler jusqu'ici la résistance libanaise, que de fausses notes:

- La violence, du côté chrétien. D'ailleurs, et ceci est à l'adresse des machiavéliques, la violence ne nous sert pas... et l'on n'a pas cessé d'exploiter, contre les chrétiens du Liban, la fusillade de Aïn-El-Remmaney et le massacre du «samedi noir».

- La rapacité des propriétaires et marchands de chez nous pour qui cette crise était la saison du profit extraordinaire.
- Du banditisme mêlé à la défense du Liban. Etc.

Notons enfin que le désastre de Damour et d'autres écrasements sous le nombre et dans la barbarie, ont montré les limites actuelles de la résistance libanaise, et que l'enthousiasme n'est qu'un feu de paille s'il n'est pas soutenu par la sagesse.

III — DE LA SAGESSE

Au Liban, la Nature a fait son paradis. Mais les méchants y ont mis le feu et semé la mort comme en enfer. Et n'étaient pas moins mauvais ceux qui, en temps de paix, cherchaient à tout prix leurs sordides intérêts. Ceux-ci ayant tout miné, ceux-là ont fait sauter les mines. Il faut dire aussi que le Liban est compris dans la fournaise du Moyen-Orient, jeté par le destin dans le plus terrible des arcanes où se prépare l'avenir de l'Humanité.

Menacé de périr dans cet embrasement, le Liban a

fait preuve d'une résistance dont il s'étonne et étonne le monde. Mais comment finir avec tant d'inconscience, de cynisme et de violence? le Liban qui se meurt est en même temps le Liban qui renaît si le Destin lui accorde le délai nécessaire pour tirer la leçon de cette épreuve.

Pour arrêter la catastrophe, on est convenu, dans les milieux officiels, de quelques réformes. Nous avons le sentiment d'une extrême disproportion entre les changements proposés et tout le désastre dont ils procèdent. Non, le Liban de demain, un Liban durable ne sortira pas de telles propositions. Ce qu'il avait de meilleur, c'était la promesse de justice sociale. Mais celle-ci ne sera rien si elle n'est pas radicale: qu'on prenne les mesures nécessaires pour que les sangsues cessent d'absorber la nation.

L'éveil est notre acquis des événements de 75-76. En cet éveil, qui est à la fois énergie et conscience, se dessine le vrai Liban, un Liban qualitativement supérieur à celui des trente dernières années, le Liban, qui renoue avec son passé où, pendant des siècles, il a été utile sinon «nécessaire à la civilisation humaine» en cette partie du monde. Le voici qui redécouvre sa vocation de «patrie de l'Homme».

للموسيق والابحاث

Le Liban de demain, un Liban durable ne sera pas sans un retour à l'authentique: La société vaut dans la mesure où «elle rend possible la réalisation de l'humanité, c'est-à-dire un ordre de choses où les hommes pourront vivre une vie intelligente, généreuse, libre et par conséquent noblement heureuse».

Or, entre la mer et le désert, également hostiles à l'homme, le Liban, cette montagne qui résiste à tous les vents, les adoucit et les parfume, a toujours servi de refuge à l'homme. Envahi par le «babélisme» oriental des religions et par le babélisme occidental des systèmes, il ne s'écoutait plus. Le tragique des événements nous a fait découvrir notre infidélité à nous-même, il nous remet à l'écoute de «la voix du Liban». Le libanisme est l'humanisme authentique et dépouillé, une condition d'existence et de développement, un climat de vie de l'essentiel pour garantir l'humain: la conscience libre, ouverte, concrètement respectueuse de toute conscience autant qu'elle se respecte.

Le Liban, c'est, idéalement, un pays où le vouloir vivre est inséparable du vouloir être vraiment homme. Telle est la signification du rapport historique de la montagne libanaise à l'homme libanais; tel doit être le

rapport de nos institutions à nous. Ce rapport justifie moralement notre amour de la patrie, nos sacrifices pour sa pérennité: j'y suis, j'y reste envers et contre tout; c'est ici que je veux vivre et mourir. Mais comment ferons-nous pour que cette détermination ne soit pas suicidaire?

Désormais, la résistance libanaise s'identifie à la régénération du Liban.

Ce fut d'abord la résistance armée. A mesure que le temps passe, elle revêt d'autres aspects. Au fond de toutes les résistances d'occasion, elle est la prise en charge du Liban par des consciences proprement libanaises.

Il leur incombe.

- 1 — de se soumettre aux critères de l'homme vraiment homme: dynamisme, compétence et loyauté;
- 2 — de dresser d'un côté l'inventaire des fléaux qui se sont abattus et des dangers qui continuent à peser sur le Liban, et de l'autre, l'inventaire des possibilités et des garanties de sa survie et de sa renaissance;
- 3 — d'établir, sur cette base, un programme pour la sauvegarde et la régénération du Liban;
- 4 — de poser, avant tout, le principe de ralliement des

consciences à la cause libanaise.

Si l'accord est impossible sur le plan des croyances et de la pensée spéculative, il demeure possible au niveau de quelque «conviction pratique». Chacun pourra en chercher la justification dans sa mystique ou sa philosophie. Chacun pourra s'engager, à sa manière, à observer la charte d'un humanisme moral, puisque les religions et les idéologies ont immanquablement leur prétention à l'humanisme. La reconnaissance des droits de l'homme sans lesquels toute vie humaine serait une aliénation, servirait de fondement à l'action commune.

Le personnalisme, proposé sans étiquette religieuse ou philosophique, et réduit à l'essentiel, au respect de la personne humaine indépendamment de ses croyances, de sa position sociale, de ses capacités et de ses biens matériels, s'impose à toutes les consciences droites et éclairées; pour y adhérer, il suffit d'un peu de bon sens qui est à la fois le sens du vrai et du bien. C'est le principe de «la justice dans l'humanité», c'est considérer la promotion de l'homme comme fin de toute action, c'est l'humanisme authentique. Débarrassé de ses références, il peut nous unir lors même que ces références nous divisent et nous opposent.

En cette «réduction» du personnalisme, réside la solution du problème moral du Liban, qui est derrière le politique, le social et l'économique. Et c'est le principe de ralliement des vrais libanais, c'est pour eux une force de cristallisation nationale. En voici la preuve la plus récente: parce qu'il nous a semblé que tel était le principe d'action de Aziz-el-Ahdab, la tentative de celui-ci a recueilli, durant les premières 24 heures, tant d'adhésions spontanées et chaleureuses de tous bords.

Le libanisme n'est pas autre chose que le personnalisme pur et simple, né avant la lettre, à l'abri de nos montagnes. En fonction de ce principe, il n'y aura jamais qu'un seul Liban.

Notre amour lucide de la patrie et de la vie, dans leur état actuel, exige, de toute urgence, la mise en œuvre la plus complète et la mieux organisée du potentiel complexe des éléments et des groupes, de sorte que chaque cellule de la nation devienne un «comité de salut public», sans que la cellule perde de vue la place qu'elle occupe, sans «se faire centre et corps elle-même».

A qui reviendrait, sinon à l'état, la tâche du rassemblement national pour la sauvegarde et la régénération du pays?

Le fait est qu'au lieu de l'Etat, il y a actuellement deux maîtrises au Liban: celle de la conscience chrétienne et celle de la conscience musulmane. Quant aux partis de «gauche», cette troisième grande force a choisi, dans la conjoncture actuelle, de se faire prendre ici pour la conscience des musulmans. C'est une équivoque entretenue par une autre: sur les rapports de la «droite» avec les chrétiens du Liban. Il importe beaucoup de sortir de ces confusions, et pour cela il suffirait que du côté chrétien la «gauche» soit clairement devancée sur la voie des justes revendications sociales.

Chacune de ces maîtrises qui maintenant fonctionnent en dehors de l'Etat, se situe même au-dessus de lui. Mais dans la mesure où il se reprend, l'Etat pourra réaliser leur rencontre, coordonner leurs volontés, et l'on ne devrait jamais cesser de tendre vers une haute conscience nationale. En attendant, pourquoi ne pas voir en leur rivalité une féconde émulation; l'affirmation de leur personnalité respective est peut être la condition d'ouverture de l'une à l'autre. Le temps des compromis est révolu. Il ne faudra plus nous permettre que de vraies rencontres, dans le cadre du vrai Liban.

Les événements, leurs causes et les commentaires

qu'ils ont suscités, nous proposent quelques titres du renouveau : politique, social et économique: participation, décentralisation, laïcisation, ascèse et reconversion à la montagne... Que valent ces propositions et d'autres concernant la «formule de vie commune» et les diverses institutions? La révision de vie doit être à la fois réaliste et idéaliste. Celle du Liban par lui-même serait réaliste en tenant compte de la conjoncture présente et de la «composition» libanaise; idéaliste, en s'inspirant de l'essence même du Liban, en invoquant sa raison d'être.

Un témoin lucide du Liban de 75-76 ne dirait-il pas de ce pays qu'«il est quelqu'un réellement, et qui a une vocation, et qui a des intercesseurs..., et qu'il est protégé et qu'il sera sauvé»?

Avril 1976



Collection: «Question Libanaise»

Brochures parues:

- 1 — Témoignages vivants sur la crise que traverse le Liban, 1975
- 2 — Note sur la Question Libanaise, 1975
- 3 — Lumières franches sur la Question Libanaise, 1975
- 4 — La crise libanaise dans ses principales dimensions, 1976
- 5 — Note explicative sur la situation au Liban, 1976
- 6 — Liban 1975-1976 Qu'avons-nous fait et que faire? 1976

